

In memoriam Ernest Schüle

Andres Kristol

Chers amis, chers collègues, chers voisins du *Glossaire*, chers membres de la famille Schüle !

Je suis ravi de vous souhaiter la bienvenue au Centre de dialectologie de l'Université de Neuchâtel qui a été fondé par Ernest Schüle, au début des années 1970. Je salue vivement l'initiative de nos amis valdôtains de nous faire l'honneur de venir évoquer avec nous ici le souvenir de celui qui a été pour les uns, un grand ami de la Vallée d'Aoste, pour notre équipe ici, comme je viens de le dire, le fondateur de notre Centre, pour les voisins du *Glossaire des patois de la Suisse romande* un de leurs grands rédacteurs en chef, et pour d'autres encore un de leur collègues de la Faculté des lettres – et pour moi, personnellement, un de mes grands maîtres. C'est une idée formidable que vous avez eue.

Malheureusement, certaines personnes qui devaient prendre la parole ce matin ont dû s'excuser à la dernière minute. C'est le cas en particulier de M. Rémy Scheurer, professeur honoraire et ancien recteur de notre Université qui nous a appelés hier pour nous dire qu'il avait un empêchement sérieux. C'est aussi le cas de M. Pierre Knecht, ancien rédacteur au *Glossaire*, deuxième directeur de notre Centre, après Ernest Schüle, et mon prédécesseur. Malheureusement, son état de santé ne lui a pas permis d'être parmi nous.

Nous aurons donc cinq interventions ce matin pour évoquer Ernest Schüle : deux neuchâteloises et trois valdôtaines. Ensuite, si le temps nous reste avant le repas, mon équipe vous présentera rapidement ce que nous essayons actuellement de faire de l'héritage qu'Ernest Schüle nous a laissé, en vous parlant des différents projets de recherche qui font vivre notre maison.

Les personnes qui prendront la parole ce matin présenteront différents aspects de la vie et des activités d'Ernest Schüle. En ce qui me concerne, je ne suis sans doute pas la personne la mieux placée pour parler de la vie, des activités et des idées d'Ernest Schüle. Je n'ai pas d'anecdotes personnelles à raconter : je suis trop jeune pour l'avoir bien connu. Mon regard sur Ernest Schüle, mes souvenirs de lui, ce sont ceux qu'un étudiant peut porter sur son professeur, et ceci à une époque où la distance entre professeurs et étudiants était encore bien plus grande qu'aujourd'hui. En fait, je peux m'estimer heureux d'avoir eu deux fois l'occasion de le rencontrer, dans deux contextes différents.



**Photo d'Ernest Schüle
au siège du Glossaire**

(propriété du GPSR)

La deuxième fois, c'était chez lui, à Crans, au moment où j'ai publié mon premier article scientifique dans la revue suisse de linguistique romane *Vox Romanica*, un article consacré à la frontière nord du francoprovençal dans le Jura suisse : Ernest Schüle était le rapporteur qui devait expertiser mon texte avant qu'il soit accepté par la rédaction. Étant donné son perfectionnisme

proverbial, c'est le rédacteur en chef de la revue, Gerold Hilty, qui m'a conseillé de prendre rendez-vous avec Ernest Schüle, d'aller le voir personnellement pour cueillir ses remarques, parce que sinon je risquais de ne jamais voir paraître mon article. L'article a été accepté, mais ce n'est sans doute pas la rencontre la plus importante avec lui pour moi, car c'est surtout le souvenir du maître, le souvenir du professeur que j'ai gardé.

Vous avez sans doute remarqué que notre rencontre se tient dans la "salle Schüle" du Centre de dialectologie, et je souligne que ce n'est pas à l'occasion de cette célébration que nous avons attribué le nom d'Ernest Schüle à cette salle.

Au moment où la rédaction du *Glossaire des patois de la Suisse romande* qui occupait auparavant ces locaux, a pu déménager dans la maison voisine – que vous découvrirez cet après-midi – parce qu'elle était terriblement à l'étroit ici, et que nous avons pu "hériter" ces locaux pour agrandir le Centre de dialectologie (je remercie encore notre ami Zygmunt Marzys qui nous a fourni les arguments juridiques nécessaires au moment où notre rectorat de l'époque a voulu transformer cette maison pour la louer sur le marché), j'ai attribué des noms à toutes les pièces de la maison, pour honorer le souvenir des grands dialectologues du francoprovençal et de la Suisse romande. La salle où se trouvent les atlas linguistiques, c'est évidemment la salle Jules Gilliéron, pour évoquer l'auteur de l'*Atlas linguistique de la France*. Nous avons une salle Jules Jeanjaquet, du nom de mon ancêtre lointain sur cette chaire, et co-fondateur du GPSR, une salle Louise Odin, du nom de l'auteure d'un des meilleurs dictionnaires patois de la Suisse romande, une salle William Pierrehumbert qui évoque l'auteur du meilleur dictionnaire d'un français régional dans la première moitié du xx^e siècle. Mon propre bureau porte le nom de Louis Gauchat, un autre des "pères" du GPSR, précurseur de la recherche

sociolinguistique contemporaine, Neuchâtelois devenu professeur à l'Université de Zurich, et notre salle de cours et de conférences, où nous nous trouvons, c'est la salle Ernest Schüle.

Pourquoi donner le nom d'Ernest Schüle à la salle de cours ? Pour moi, ce choix était évident, car, comme je viens de le dire, c'est surtout comme professeur, comme enseignant – et quel enseignant – que j'ai eu l'occasion de rencontrer Ernest Schüle.

C'était au semestre d'été 1970. J'avais 22 ans et j'étais étudiant à l'Université de Zurich. Nous étions une bande de quatre copains qui avons décidé de faire des études de linguistique romane comparée, ce qui était possible, selon les règlements de notre Université, mais nous n'étions pas très nombreux. Il y avait notamment René Specht, qui est devenu directeur de la bibliothèque cantonale de Schaffhouse, Fredy Suter qui est devenu professeur de français et d'italien au gymnase cantonal de Frauenfeld, Hansruedi Nüesch qui a dirigé pendant de longues années la bibliothèque de recherche Jakob Jud de l'Université de Zurich et moi-même. Notre objectif était donc de découvrir toutes les langues romanes au cours de nos études. Or, nous avions à Zurich un professeur de linguistique italienne (Konrad Huber), un professeur de romanche et de roumain (Heinrich Schmid, le créateur du rumantsch grischun, la graphie romanche unifiée) qui enseignait également la dialectologie italienne et l'ancien occitan, et enfin un professeur de linguistique française et ibéroromane, Gerold Hilty. Presque toute la Romania était donc représentée, mais il manquait quelque chose : aucun de nos trois professeurs ne se voyait scientifiquement à la hauteur pour nous initier également au francoprovençal. Et c'est ainsi que, à notre demande, l'Université de Zurich a créé une charge de cours de professeur invité d'un semestre pour Ernest Schüle, rédacteur en chef du Glossaire et professeur à l'Université de Neuchâtel. Voilà comment j'ai rencontré le francoprovençal, pour la première fois de ma vie, à travers sa connaissance intime des structures de cette langue. J'étais loin de m'imaginer à l'époque qu'un jour j'aurais le privilège de diriger moi-même le centre de recherche qu'il a créé. Et voilà pourquoi, en souvenir de cet enseignement, j'ai baptisé cette salle "salle Schüle". Je n'ai compris que beaucoup plus tard que, si la maladie ne l'en avait pas empêché, c'est lui qui aurait été mon professeur à Zurich, comme successeur probable de Jakob Jud (mais alors, il n'aurait sans doute pas eu le loisir de s'occuper autant et aussi bien du francoprovençal comme il l'a fait).

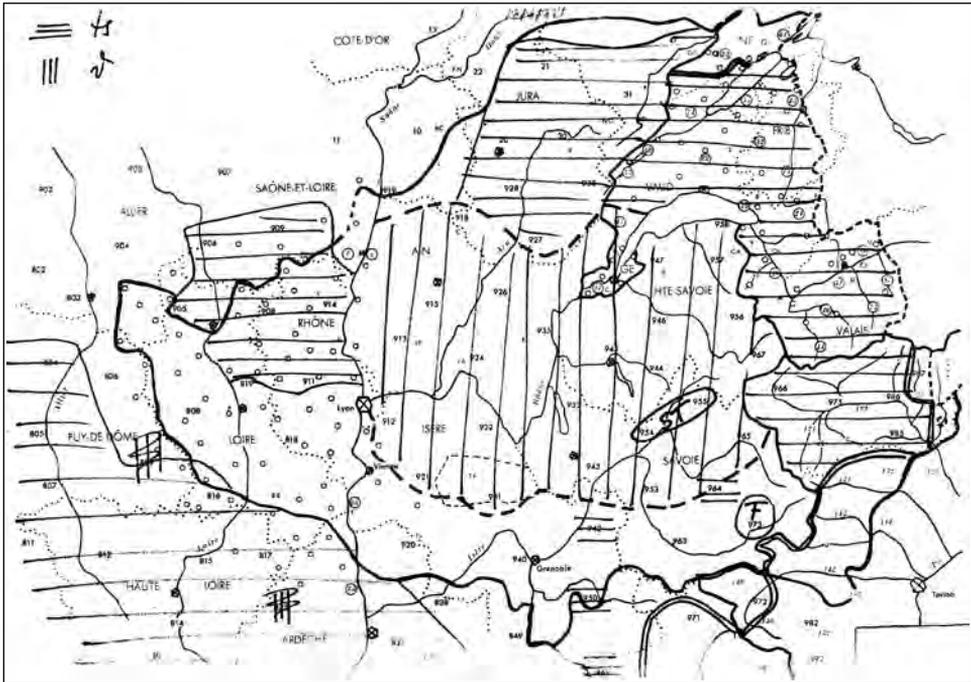
Je n'exagère pas en disant que la personnalité d'Ernest Schüle et son enseignement m'ont profondément marqué – bon, il n'a pas été le seul (à côté de mes professeurs zurichois il y a aussi eu Jean Ségué, par exemple) – mais le cours d'Ernest Schüle a été un des moments forts de mes études. En ce qui concerne Ernest Schüle, j'ai l'impression d'avoir bu ses paroles d'un bout à

l'autre. Certains aspects de son enseignement me sont tellement entrés sous la peau que je les ai faits miens sans m'en apercevoir, et c'est en relisant son cours pour préparer cette rencontre – j'ai précieusement conservé mes notes de cours – que je me suis rendu compte à quel point il m'a influencé. En un semestre, il nous a fait un tour complet du francoprovençal, un cours d'une densité extraordinaire.

Leçon n° 1 (et c'est écrit à la première page de mes notes) : pour étudier le francoprovençal, pour comprendre le francoprovençal, il faut tenir compte de toutes les langues voisines : les dialectes d'oïl, l'occitan (il disait encore « provençal », à l'époque, évidemment, le terme *occitan* ne s'était pas encore généralisé), le piémontais – et le suisse allemand. Et c'est un enseignement que je continue à professer.

Il nous a fait comprendre la spécificité linguistique du francoprovençal parmi les langues romanes, par l'absence de tout centre directeur actif, à la différence du français, de l'occitan et du piémontais, et ceci depuis des siècles : Lyon qui a cessé très tôt à exercer son influence, Genève aussi. Et c'est ainsi qu'il nous a donné l'image du francoprovençal comme une sorte de laboratoire qui nous permet d'observer de quelle manière une langue évolue lorsqu'elle est entièrement laissée à elle-même, libre sans être constamment “disciplinée” par une grammaire scolaire et une langue littéraire de prestige. Même si j'ai appris entre temps à nuancer cette affirmation : quoi qu'on en dise, le francoprovençal n'a jamais existé en liberté absolue – aucune langue humaine ne vit en autarcie, toutes sont en contact permanent avec d'autres langues. En ce qui concerne le francoprovençal, il a été “chapeauté” par le latin, pendant tout le Moyen Âge, et depuis le XIV^e siècle il vit en symbiose avec le français. Mais je suis persuadé que la vision d'Ernest Schüle d'une langue qui se développe libre de toute entrave, en quelque sorte, a considérablement contribué à développer mon intérêt pour la dialectologie.

En fait, je crois avoir découvert une autre contradiction du moins apparente dans l'enseignement d'Ernest Schüle, une contradiction que je n'ai pas remarquée à l'époque et qui ne m'a frappé que maintenant, quand j'ai relu mes notes de cours : d'une part, il nous a présenté le francoprovençal comme une langue à l'état naturel, qui a eu la possibilité d'innover, de se développer librement, et en même temps, il a insisté sur le conservatisme du francoprovençal, langue située en marge de l'espace gallo-roman. Innovation et archaïsme, en même temps – je me demande si l'étudiant que j'étais a mal pris ses notes et je me demande si celles et ceux qui l'ont mieux connu, qui ont eu l'occasion de discuter avec lui ses opinions scientifiques, ont eu l'occasion de clarifier cette contradiction. Mais peut-être que c'est effectivement une image fidèle de la réalité linguistique francoprovençale.



La palatalisation du κ latin devant A en francoprovençal

(Ernest Schüle 1970)

Comme le montre cette carte esquissée à la main dont Ernest Schüle nous a distribué la photocopie dans le cours que j’ai suivi, il est vrai que certaines régions marginales du francoprovençal (notamment Neuchâtel et la basse Vallée d’Aoste, les zones blanches sur la carte) sont particulièrement conservatrices par le maintien de l’affriquée [tʃ] comme résultat de la palatalisation du κ latin devant A. Mais en même temps, sur cette même carte, on voit qu’avec le résultat [ʃ], la Haute-Savoie va beaucoup plus loin que le français n’est jamais allé. Archaïsme et innovation coexistent dans un même espace linguistique. Voilà de quelle manière le virus de la dialectologie m’a pris.

Ce n’est évidemment pas le lieu ici de développer ce genre de débat théorique. Je l’ai simplement évoqué pour montrer à quel point l’enseignement que j’ai reçu d’Ernest Schüle reste une référence par rapport à laquelle je continue à me situer.

J’aurais bien aimé vous donner encore un autre exemple, qui montrerait comment le rédacteur en chef du *Glossaire* nous a présenté des études modèles du lexique francoprovençal, avec une maîtrise et une précision philologique comme je l’ai rarement rencontrée par la suite – et d’une manière parfaitement didactique qui nous permettait de comprendre sa démarche. Rien que l’exemple qu’il nous a donné des différentes formes qui désignent le balai en francoprovençal nous a occupés pendant deux leçons – il est impossible de le résumer ici. Mais ce qui

ressort de mes notes, c'est à quel point il a cherché à exercer notre esprit critique face à tous les ouvrages scientifiques disponibles, et à nous inculquer les principes d'une démarche scientifique solide. Ainsi, au sujet du *REW*, j'ai noté « le tiers des formes citées est mal cité ». Pour le *FEW* : « von Wartburg ne représente qu'un avis parmi d'autres ». Et par conséquent « dans une étude systématique, il faut toujours remonter aux sources originales ». Je vous assure que cet exemple de rigueur scientifique laisse des traces dans la tête d'un étudiant intéressé.

Rétrospectivement, j'ai tout de même constaté une chose curieuse : dans son enseignement, Ernest Schüle nous a fait faire un tour complet des principales caractéristiques linguistiques du francoprovençal, en phonétique, en morphologie et dans quelques exemples lexicaux. Il nous a familiarisés avec la géographie linguistique du francoprovençal, de Neuchâtel à Grenoble et du Forez à la Vallée d'Aoste et les vallées francoprovençales du Piémont, sans oublier l'îlot linguistique de Faeto-Celle. Il nous a fait le tour des frontières du francoprovençal, vers l'occitan au sud, et nous a fait comprendre la frontière molle du francoprovençal au nord, face aux parlers d'oïl. Il a étudié avec nous le *Ranz des vaches* fribourgeois, comme monument de la tradition populaire francoprovençale. Mais nulle part, je ne trouve dans mes notes la moindre allusion aux parlers francoprovençaux vivants qu'Ernest Schüle fréquentait pourtant de très près, en Valais et en Vallée d'Aoste. Toute son approche a été académique, cérébrale, mais par exemple il ne nous a apporté aucun enregistrement d'un dialogue spontané, pour nous faire entendre la langue que nous étudions. C'est un vrai mystère pour moi, car en 1970, les enregistreurs à cassettes, introduites sur le marché en 1963, étaient déjà parfaitement courants. Peut-être que celles et ceux d'entre vous qui l'ont mieux connu ont une réponse à cette question. Jamais non plus il ne nous a parlé de la vitalité – menacée – des parlers valaisans, comme s'il avait eu une pudeur à cet égard (car je ne peux pas croire que la question sociolinguistique ne l'ait jamais effleuré).

Mais c'est peut-être le propre même d'un bon enseignement, et d'un bon enseignant : il vous pousse, il vous encourage à aller plus loin. Ce sont peut-être ces silences, ces choses non dites qui m'ont moi-même poussé à aller plus loin. Je me suis donc effectivement demandé si mon envie d'en savoir plus sur le francoprovençal, et en particulier mon envie d'entrer en contact avec la dernière génération de patoisants valaisans, de les enregistrer, de les filmer, est née à ce moment-là, d'une question restée ouverte.

Quoi qu'il en soit, une chose reste certaine : l'enseignement que j'ai pu suivre chez Ernest Schüle a été un événement marquant dans ma vie de jeune chercheur en herbe. Et j'espère que dans mes propres activités, je ne suis pas trop indigne de l'héritage qu'il nous a laissé.

Voilà ce que je pouvais dire de celui qui a été mon maître pendant un semestre.

Place aux autres témoignages.